

focus sur

HARCÈLEMENT DE RUE
**COMBATTRE
LE FLÉAU**

Léonie Lauvaux
LIBÉRER LES VULVES !

DÉCRYPTAGE
SEXE : UN TABOU
CHEZ LES SÉNIORS ?

CULTURE

*La littérature
afrobrésilienne
insoumise*





Celle qui

milite pour l'accès à la «foufounologie»

« À la naissance de ton premier enfant, tu deviens plus féministe. Tu lis des trucs sur la charge mentale, etc. Au fur et à mesure, j'ai fait sauter le verrou mental qui m'empêchait de voir du porno. Parce que le problème est sociétal : tu es une femme, tu ne regardes pas de porno. » Profondément tabous, le sexe féminin, le rapport à la sexualité et la représentation du corps sont des sujets aussi vastes que passionnants. Et à cela, Léonie Lauvaux, 32 ans, lie la question de l'artistique, à travers le médium de la broderie – pensé, à tort, comme essentiellement féminin – dans sa thèse en arts plastiques, qu'elle boucle après 7 ans de recherches à Rennes 2. Que ce soit en brochant des fragments de corps féminins sur toile de peintre, en perçant d'une aiguille le tissu comme un pénis pénètre un vagin ou en rompant l'image sacrée de la femme enceinte en l'associant à la pornographie, le fil rouge de la doctorante interroge nos normes, nos tabous et nos systèmes de domination dans une optique de déconstruction des clichés et de réappropriation du corps féminin. « Oui, le porno banalise l'image stéréotypée des femmes et met en avant la domination masculine. Aujourd'hui, les porn studies se multiplient et montrent qu'il y a plusieurs sortes de porno. Au-delà de la domination masculine, on peut s'autoriser à regarder et s'emparer du sujet du désir sexuel des femmes. Quand j'ai commencé ma thèse, je faisais la distinction entre érotisme et porno. Maintenant, c'est flou. Car les limites sont propres à chacun-e. Une épaule dénudée peut mettre mal à l'aise. Être face à son désir peut mettre mal à l'aise... », analyse la doctorante qui reconnaît la difficulté à concilier, tout en mettant à distance, la double casquette chercheuse/militante : « On s'inclue toujours un peu dans son sujet d'étude, j'ai mis du temps à m'en extraire. Il a fallu que je me dise d'arrêter de regarder des images pornos avec des œillères. Que j'accepte le fait qu'elles puissent me provoquer une réaction. Un trouble face à une image porno. D'autant plus une image de femme objectivée faite par un homme. La broderie m'aide à prendre de la distance, à ne pas être simplement

spectatrice. Ce qui est très compliqué, c'est que je n'ai de cesse de devoir prouver la scientificité de mon sujet. » Les femmes, ok, on en parle, mais dans une certaine limite. Cela reste secondaire, loin des considérations sérieuses et studieuses, sauf quand la problématique flirte avec la morale, là, le sujet devient éthique et la société – des non-concerné-e-s – donne son avis et son aval. Si Internet ouvre la voie à un militantisme nouveau, Léonie Lauvaux craint que la prise de conscience n'aille pas jusqu'au bout : « Féminisme partout, désir nulle part... Enfin, ça dépend du féminisme mais je trouve qu'on reste beaucoup bloquées par peur du jugement et du regard masculin. » La doctorante milite pour la représentation du sexe féminin et la connaissance de l'anatomie des un-e-s et des autres : « On a un sexe que l'on ne voit pas si on ne s'autorise pas à aller le regarder. En plus on nous met de la censure ! Dans le porno, les vulves sont très normées. Mais ça permet de réaliser que l'on a un sexe ! Tout le monde sait dessiner des zizis mais pas des vulves (déjà que les gens, y compris les femmes, se trompent entre vulve et vagin...), c'est bien qu'il y a un problème ! » Le 29 novembre prochain, elle co-organisera avec une amie – qui interroge le monstreux via la céramique – une journée d'études « Sur les lèvres » autour de la représentation du sexe féminin à travers les arts visuels, l'histoire de l'art, la socio, la psycho..., à l'université Rennes 2 (appel à communication avant le 30 septembre sur la page Facebook). « Cette journée se place dans le mouvement de représentation du sexe, comme le clitoris dans les manuels scolaires, qui permet d'apprendre aux enfants à parler de leur sexe. C'est important d'avoir du vocabulaire là dessus alors qu'on ne le voit pas. Ce n'est pas du rien que nous avons entre les jambes. », souligne Léonie qui milite pour la foufounologie qui malheureusement reste encore en marge de la pensée des sciences sociales et humaines : « La vulve est un sujet d'étude. Le porno est un sujet d'étude. Le désir féminin est un sujet d'étude. Les femmes sont en manque d'objets d'étude qui parlent d'elles. »

■ MARINE COMBE

canal b
94 MHz Radio curieuse

ON AIR

Art : www.myfishfresh.com



ÉDITO I.R.E.S.P.E.C.T

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

En 1965, Otis Redding demandait à sa femme le respect qu'il méritait pour être l'homme, le vrai, le puissant. Celui qui ramène l'argent. Comprendre le macho, le misogynne. Aretha Franklin reprend la chanson et ne demande plus le respect aux hommes, elle l'exige. Le souvenir de la puissance de sa voix et son dynamisme, on devrait non seulement l'honorer mais surtout en prendre de la graine pour casser les codes tout comme l'a fait la reine de la soul en 1967 ! Plus de 50 ans plus tard, où en est-on ? On élit à la tête d'une des plus grosses puissances mondiales un homme qui se vante et conseille de prendre les femmes par la chatte. On tait les violences sexuelles et sexistes faites aux personnes trans et aux personnes intersexes. On minimise le racisme d'État, on banalise le harcèlement de rue, on retourne les situations dans les affaires d'agressions sexuelles, de viols, de violences physiques et morales lorsqu'elles sont à l'encontre des femmes (sauf dans les cas où l'agresseur est une personne racisée), on réfute le fait que la parole des femmes ne soit quasiment jamais prise en compte. On n'autorise pas partout les femmes à accéder à l'avortement. On décide en étant non concerné-e-s que les femmes qui se voilent sont soumises, que les femmes célibataires ou lesbiennes ne sont pas capables d'élever des enfants, que les femmes qui se prostituent sont des victimes. On enfonce celles qui veulent être libres et qui réclament que leurs corps leur appartiennent et qu'elles sont les égales de l'homme (ce qui implique par exemple l'égalité salariale, la juste répartition des tâches ménagères, etc.). On humilie celles qui ouvrent leurs gueules pour affirmer leurs droits et pour dénoncer le patriarcat. La liste est non exhaustive et témoigne que le respect, c'est simplement une chanson sympa qu'on aime bien entendre mais dont on se fiche bien du sens et de sa seconde interprète, décédée le 16 août dernier. Grâce à des icônes comme elle, on ne baisse pas les bras. On respire et on s'inspire des modèles du passé mais aussi des femmes qui exigent au quotidien le respect. Respect envers les autres, respect de soi-même, respect de ce qui nous entoure.



NANETTE : UN SEULE-EN-SCÈNE BRILLANT ET BOULEVERSANT !

« J'ai fondé ma carrière sur l'autodérision. C'est la base de ma carrière. Et je n'ai plus envie. Parce que vous comprenez ce que signifie l'autodérision quand ça vient de quelqu'un qui est déjà en marge ? Ce n'est pas de l'humilité, c'est de l'humiliation. Je me rabaisse pour parler, pour obtenir le droit de parler. Et c'est terminé. » Jamais auparavant un spectacle comique nous avait fait pleurer. Avec *Nanette*, c'est chose faite. La spécialiste australienne du stand-up Hannah Gadsby, qui a quitté la Tasmanie – où l'homosexualité était un crime jusqu'en 1997 – quand elle a appris qu'elle était « un peu lesbienne », explose et décortique les codes de la comédie pour créer une œuvre coup de poing extrêmement brillante et viscéralement bouleversante. Parce qu'elle parle sans filtre avec les tripes d'une femme discriminée et blessée, profondément marquée par la tristesse et la colère. De ses émotions et expériences, elle en tire des réflexions politiques, engagées et humanistes. « *Trump, Picasso, Bill Cosby, Harvey Weinstein, Woody Allen, Polanski...* Ces hommes ne sont pas des exceptions, ils sont la règle. Ce ne sont pas des individus, ce sont nos histoires. (...) Ces hommes contrôlent nos histoires. Et pourtant, leur lien avec leur humanité réduit à vue d'œil et ça ne nous dérange pas tant qu'ils conservent leur précieuse réputation. Réputation mon cul ! Le recul est un don du ciel. », scande-t-elle avec force. Entre soulagement, indignation, empathie et remise en question, Hannah Gadsby frappe là où il faut et comme il faut. Avec intelligence et hargne. | MARINE COMBE

MERDE AUX JUGEMENTS

LE SEXISME, DISCIPLINE SPORTIVE À PART ENTIÈRE

De sa tombe, Pierre de Coubertin doit se réjouir. Lui qui se proclamait en faveur de la colonisation et contre l'intégration des femmes aux JO serait fier de constater que le monde (du sport) reste raciste et misogyne. Dernière preuve en date : l'inutile polémique sur la tenue portée par l'une des plus grandes joueuses de tennis au monde, Serena Williams – qui expliquait se sentir comme « une princesse guerrière dedans » – lors de l'édition 2018 de Roland-Garros. Fin août, dans *Tennis Magazine*, le président de la Fédération Française de Tennis, Bernard Giudicelli, ne revient pas sur les performances de la sportive mais sur sa combinaison noire à ceinture rose, déclarant que ce ne sera plus accepté sur le court. Parce qu'il « faut respecter le jeu et l'endroit. » L'hypocrisie est grande : nombreux sont les joueurs à avoir fait sensation (positive) avec leurs styles décalés. Ici, une joueuse se détourne de la juquette et elle se voit critiquée de manière péjorative... Le fait qu'elle se sente puissante dans une tenue confortable, favorisant la circulation sanguine et faisant référence au film *Black Panther* serait-il à ce point irritant pour les dirigeants d'une fédération sportive ? Serena Williams a tenté d'apaiser le débat, justifiant le port de ce vêtement en raison d'une complication post-partum. Peu importe, elle fait ce qu'elle veut, merde. Et comme une actualité sexiste en chasse une autre, la joueuse Alizé Cornet vient de recevoir un avertissement pour avoir retiré son maillot, qui était à l'envers. La sanction provient d'un article du règlement du tournoi newyorkais (US Open) qui ne s'applique qu'aux femmes. Décidément... | MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | SEPTEMBRE 2018

• La tête
entre les cuisses - p.2

• Menaces à chaque
coin de rue ?! - p.12

• Ne pas banaliser
- p.6

• Histoires
d'Insoumises
- p.22

• Sexualité : pas d'âge
limité - p.8

• La culture en bref
- p.24

• La politique en bref
- p.9

• Évasion rétinienne
- p.25

• Respect de l'intimité
- p.10

• Verdict - p.27

• YEGG & the city
- p.28

LA RÉDACTION | NUMÉRO 72

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

PLAISIRS APRÈS 60 ANS !



© CÉLIAN RAMIS

La sexualité des séniors n'est désormais plus un sujet tabou, nous informe le magazine *Notre temps*. Une aussi grosse intox que lorsque David Pujadas, en mars 2017, annonce au JT de France 2 que le patriarcat n'existe plus depuis la fin des années 60...

« Il existe peu d'études sur la sexualité des plus de 69 ans. Pourtant, elle est toujours présente. 70% des plus de 70 ans ont une sexualité active. », déclare Aude Théaudin, gériatre au Centre de prévention Bien Vieillir AGIRC ARRCO de Rennes. Le 11 juillet dernier, elle y animait une conférence autour de la thématique « Continence et sexualité des séniors ». Aujourd'hui encore, la représentation de la vieillesse – notamment pour les femmes –, associée à des rapports sexuels épanouis, a tendance à gêner, à dégouter. Mona Chollet, journaliste et auteure, le souligne dans *Sorcières, la puissance des femmes invaincues* : « En 2006, Thérèse Clerc, qui était bisexuelle, a tourné dans le (merveilleux) film de Jean-Luc Raynaud *L'Art de vieillir*. « Ce sont des histoires nobles de cul, expliquait-elle avec malice trois ans plus tard. Nous l'avons diffusé la semaine dernière à des jeunes du lycée : ils sont restés comme assommés. Je leur ai dit : "Écoutez, les enfants, cela vous dérange à ce point ?" Il faut croire, on n'a rien pu en tirer. En revanche, les vieux sont assez contents... » Dans une séquence du film de Camille Ducellier *Sorcières, mes sœurs, la même Thérèse Clerc se*

masturbe devant la caméra. C'était en 2010 ; elle était alors âgée de 83 ans. » Passée la ménopause et ainsi la capacité à se reproduire, la société renvoie l'idée que les femmes sont inutiles. Mais on peut y voir également une libération dans la sexualité due, en partie, à la disparition du risque de grossesse. « L'érotisme se modifie, les pratiques aussi. Tout dépend de la manière dont on voit sa sexualité », signale Aude Théaudin. Des conséquences découlent du tabou et du manque d'information. La ménopause peut entraîner des carences en œstrogène et de la sécheresse vaginale qui modifient la lubrification du sexe et irritent l'organe génital. L'andropause peut entraîner une baisse de testostérone et de libido, sans négliger la modification de la perception de la montée de l'éjaculation. Ne pas savoir que ces changements ne sont pas une fatalité favorise l'anxiété, la mésestime de soi et la dépression. « On peut en parler avec l'Association pour le Développement de l'Information et de la Recherche sur la Sexualité, ou avec des psychologues et des sexologues. », conclut la gériatre. On évolue et la société doit évoluer par rapport à ça. »

MARINE COMBE

bref

FEMMES EN MARGE

Après Lorient et Vannes, la mobilisation continue. Pour exiger la réouverture d'un lieu d'accueil lorientais. Pour rappel, en novembre dernier, la permanence Moments pour elles, qui accueillait les femmes victimes de violences conjugales et leurs enfants, a été fermée, faute hélas de subventions. Rendez-vous le 11 septembre à 15h, devant le Conseil régional de Rennes (avenue du Général Patton).

bref

sur la toile

chiffre du mois

11/9

Le cinéma Arvor, de Rennes, accueille le ciné-débat *De chaque instant*, sur la formation des infirmières (lire *Verdict* p.27). À 20h15, en présence du réalisateur.

chiffre du mois

le tweet du mois

Je suis l'oh d'avoir le « bikini body », toutefois je porte un maillot deux pièces et je n'ai pas honte de me balader avec mes bourrelets et mon bidon à la plage.

mathilde @alide_ / 16-08-2018

bref

UN AUTRE MONDE

À Rennes, on fête les initiatives citoyennes et les alternatives aux pesticides, perturbateurs endocriniens et à la pollution. Ça démarre avec la 4e édition du Scarabio festival, le 9 septembre aux Halles Martenot, puis se poursuit avec la 4e édition de la Fête du Champ à l'assiette le 15 septembre à l'écocentre de la Taupinais avant de se prolonger avec la Fête des Possibles du 15 au 30 septembre sur le mail François Mitterrand.

bref

sur la toile

L'ACTU FÉMININE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



AGATHE BOUQUILLON

SAGE-FEMME FAT ET LGBTIQ+ FRIENDLY EN LIBÉRAL

Alors que le rapport publié en juin dernier par le Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes témoigne de violences sexistes lors du suivi gynécologique et obstétrical, certain-e-s professionnel-le-s du domaine travaillent au respect des patientes, dans leur globalité et leur diversité. Fin septembre, Agathe Bouquillon s'installe à son compte à Antrain, en Ille-et-Vilaine.

Que sont les violences gynécologiques ?

De mon expérience, ce sont des actes non consentis, non expliqués, des paroles, des insultes ou du déni. En consultation, on peut se retrouver assez vulnérable. Sans culotte, les jambes écartées, on a moins de répartie... On intègre l'idée qu'un examen est douloureux, que c'est normal. Et des gynécos répondent à des gens qui disent avoir mal : « Non, ça ne fait pas mal ». Cette façon de ne pas prendre en compte le ressenti ! Je ne suis pas parfaite, j'ai déjà probablement fait des violences, mais ce qui est important c'est de se remettre en question, de s'interroger sur les gestes que l'on fait et se demander si on pourrait les faire autrement. Ça prend du temps mais je trouve que les sages-femmes sont pas mal formées au respect des gens. Les médecins, pas forcément.

Que signifie « gynéco safe » ?

C'est un grand mot. J'essaye d'imaginer que les gens puissent venir dans mon cabinet ou dans n'importe quel cabinet sans se sentir jugés, sans se dire qu'il va falloir cacher certaines choses sur eux. Sans se dire que, si on est en surpoids, on va se prendre des réflexions. Se dire qu'on va s'éviter une expérience désagréable. Pendant les études – comme je suis une personne concernée, j'en ai pris conscience – pas mal de problématiques ne sont pas abordées. Pour tout ce qui est lié à la non hétérosexualité, les pros ne sont pas forcément au courant de problèmes de santé spécifiques, ou ils vont faire de la présomption d'hétérosexualité. Ce que je fais encore parfois, ce n'est pas toujours facile de sortir de ça, on a un schéma donné par la société. Le fait que la gynécologie ne soit pas inclusive, c'est une perte de chance pour les gens.

Au cours des études, est-ce abordé le fait que les personnes sont multiples ?

Les médecins mettaient vraiment les gens dans des cases. Pour les personnes intersexes, à la fin, il fallait que ce soit des hommes ou des femmes. Sinon, de manière générale, la transidentité, on n'en a pas parlé spécialement. L'homosexualité, vaguement. Il n'y a pas un programme fixe, ce sont des intervenants qui viennent et font en fonction de leurs vécus. On a eu un médecin vraiment insultant. Il appelait les gens en surpoids « les gros ». Des élèves ont été blessé-e-s par ses propos et cet homme est médecin ! Dans d'autres facs, la prise en charge du surpoids sera traitée de manière plus respectueuse. L'hétérosexualité, la bisexualité, on n'en a pas vraiment parlé... Ce n'est pas qu'ils veulent pas en parler, c'est qu'ils ne se sentent pas trop concernés. **MARINE COMBE**



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

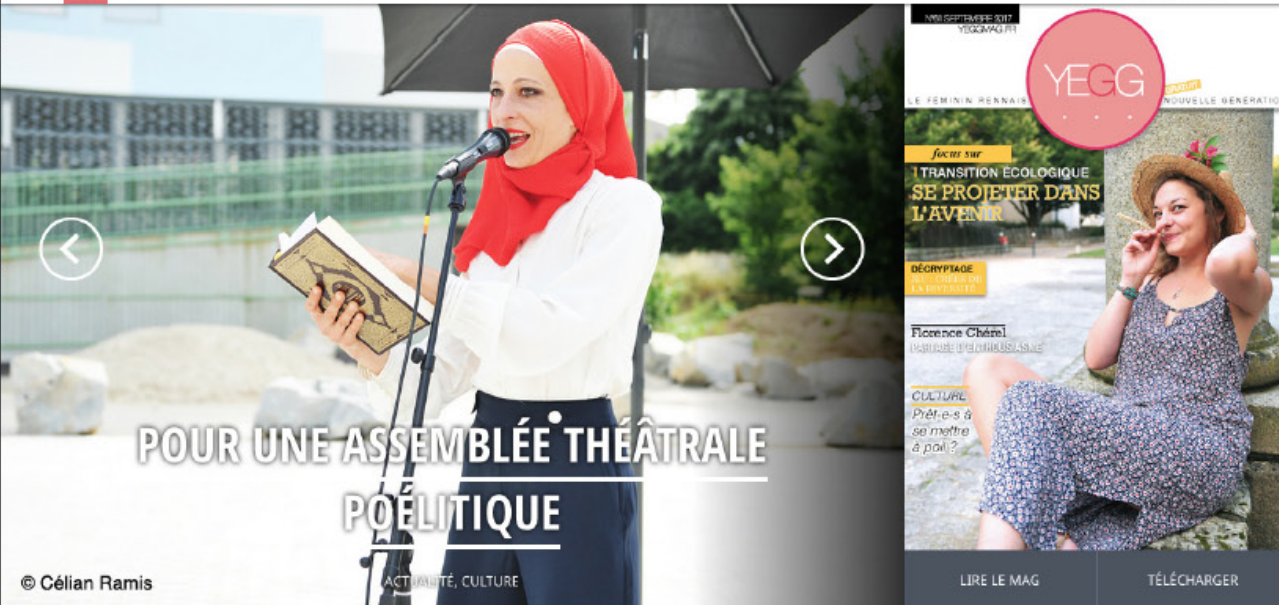
Actualité

Culture

Focus

Le magazine

La rédaction



© Célian Ramis

ACTUALITÉ, CULTURE

FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

Harcèlement de rue : DES VIOLENCEES au quotidien

Du « Vous êtes charmante » au « Réponds moi sale pute ! », en passant par le « T'as les yeux qui puent le cul », « Je baise ta grosse chatte » et « Attention, tu vas te faire violer », les sollicitations subtiles et poétiques adressées aux femmes qui passent dans la rue, s'installent en terrasse ou utilisent les transports en commun sont répétitives et quotidiennes. Et caractérisent le harcèlement de rue. Parfois accompagnées de menaces, tentatives ou d'actions d'agressions physiques et de violences sexuelles, elles constituent à chaque fois une humiliation à laquelle s'ajoute le regard accusateur de la société qui réclame justification : « T'étais habillée comment ? », « C'était où ? Ah mais pourquoi tu passes par là ?! Tu sais bien que c'est dangereux... », « Oh tu prends tout mal, il t'a fait un compliment, ça va quoi ! ». Non, ça ne va pas. Symptôme d'un système sexiste, le harcèlement de rue rappelle les femmes à l'ordre : Mesdames, vous n'êtes pas les bienvenues dans l'espace public sinon gare à vos fesses.



Reprendre la rue pour sortir du système SEXISTE

Le feu est rouge. Ça y est, le bonhomme vert indique que les piétons peuvent traverser. Pour aller de la rue Jules Simon à la rue Vasselot pour rejoindre plus loin le quai Emile Zola et enfin croiser l'avenue Jean Janvier. En ville comme en grammaire, le masculin l'emporte. Et cela n'est pas propre à la capitale bretonne, loin de là. Les villes sont pensées et conçues par et pour les hommes et les femmes y sont admises le temps de leur trajet, un temps durant lequel elles seront importunées, voire agressées, potentiellement à plusieurs reprises. Le harcèlement de rue sonne comme un rappel à l'ordre : les femmes sont des objets – dont on peut librement commenter l'apparence – menacées d'un grand danger, dès lors qu'elles quittent la sphère privée. Pour de nombreuses personnes, ce discours paraît insensé, et pourtant, l'espace public est révélateur d'une multitude d'inégalités entre les hommes et les femmes, et ces dernières en font quotidiennement les frais.

« Bonsoir mademoiselle, j'ai l'impression que vous avez un très beau périmètre, je peux toucher ? », rue Saint-Malo, Rennes / « Moi aussi je voudrais mettre la tête entre vos jambes », un vieux monsieur à l'arrêt de bus, en regardant le fils (de la femme à qui il s'adresse) âgé de deux ans qui a la tête posée sur les cuisses de sa maman, Rennes / « Toi tu vas te faire violer. », un homme à vélo qui lance ça à une passante sans même ralentir, Rennes / « Toi tu baisses les yeux, t'es qu'une femme et j'te baise. », une femme a le malheur de croiser le regard d'un inconnu dans la rue, Rennes / « T'as raison, ça t'irait bien coquine », dans le centre ville, par une nuit déserte, à 23h, une femme vient de s'arrêter devant une boutique de lingerie, Rennes. Ce florilège de poésie patriarcale, recensé sur le tumblr Paye Ta Shnek, n'est qu'un aperçu –

déjà bien mastoc - de ce que peuvent vivre les femmes dans l'espace urbain. Selon les données INED 2017, chaque année en France, trois millions de femmes de 20 à 69 ans se font siffler, insulter, interpeler, ou suivre dans un espace public.

Pour Manon Carbonnel, présidente de Stop harcèlement de rue Rennes, « le harcèlement de rue est pluri-formes. Pour moi, c'est le fait d'avoir un comportement sexiste et/ou sexuel inapproprié et non consenti envers une personne. »

Et dans cette problématique entre également les LGBTIphobies, le racisme, l'handiphobie et la grossophobie. Elle poursuit : « Les femmes sont méfiantes dans la rue à cause des harceleurs. Ce n'est pas un problème de drague, honnêtement, on le sent quand la drague est

sincère et là ce n'est pas le cas, il s'agit uniquement d'une attirance basée sur le physique. Ils arrivent avec leurs phrases toutes faites... C'est un rappel à l'ordre – il n'y a pas que des « compliments » - par rapport aux jupes « trop courtes », aux formes des corps. Aux normes en fait. On considère une femme comme une belle plante et donc ça donne aux harceleurs le droit de valider ou d'invalider sa tenue, son corps. On a le sentiment d'être observée tout le temps et qu'il va sans cesse nous arriver quelque chose. Pour ça, on met en place toutes les stratégies d'évitement qu'on connaît... », se désole Manon, usée de la visée du harcèlement de rue, à savoir : ramener les passantes à leur condition de femmes.

« Le harcèlement de rue est le haut de l'iceberg du sexisme : il touche au poids, à la tenue, à toute l'apparence, au corps... », précise-t-elle.

L'ENJEU DU CORPS FÉMININ

Partout dans les médias, les publicités, les films et dans l'imaginaire collectif – construit au fil de plusieurs siècles de domination masculine – les femmes sont minces, avec la silhouette affinée par une paire de talons hauts, sensuelles, blanches, hétérosexuelles, plutôt jeunes, souriantes, disponibles et accessibles. Prêtes à l'abnégation absolue pour l'amour d'un homme et de ses enfants. La vision est archaïque et évolue peu. Lentement, au mieux. Il semblerait normal, encore en 2018, d'apaguer une femme qui se déplace d'un point A à un point B, sans son consentement, pour commenter son physique. Et celle qui ose s'en plaindre se verra répondre qu'elle exagère, qu'elle est rabat-joie, qu'elle devrait plutôt le prendre comme un compliment. Parce que « c'est ça d'être jolie »... En réalité, pourquoi ? Parce qu'on vit dans un système

une problématique de de domination au Pluriel

« Certaines choses ne sont pas ressenties comme du harcèlement alors que si, ça en est, clairement. », souligne Quentin Dumoulin, rejoint par Marie Leblanc : « Avant, pour parler d'une même situation, on ne mettait pas le mot « harcèlement ». C'est une manière contemporaine d'exprimer des choses. » Les 21 et 22 septembre, le collectif LaRASH – réunissant 3 laboratoires de l'université Rennes 2 : LP3C, Recherches en Psychopathologie et CREAD – organise les journées transversales de l'UFR Sciences Humaines, intitulées « Tous harcelés, tous harceleurs ? Les Sciences Humaines face au(x) harcèlement(s) » (l'écriture inclusive n'a pas été appliquée, après débat au sein des membres de l'organisation, par souci de lisibilité sur l'affiche), sur le campus Villejean (amphi S). Mêlant savoirs académiques, cas pratiques et expériences, l'événement vise à définir les harcèlements d'un point de vue législatif mais aussi de s'interroger sur les prises en charge théra-

peutiques. Tout cela, en mélangeant et confrontant les points de vue selon les intervenant-e-s et les domaines d'activité. Au programme : des conférences sur « Que révèle le harcèlement ? », « Le harcèlement est-il quantifiable, mesurable ? », « Préventions et actions sociales autour du harcèlement », des tables-rondes autour du « Harcèlement sexuel en questions », « Prises en charge et thérapeutiques du harcèlement », un intermède théâtral avec l'excellent spectacle *Les évanescences, ou celles qui rejetaient les violences viriles*, du collectif Astrales (amphi L3), ainsi que des ateliers autour du harcèlement scolaire, du harcèlement au travail et du harcèlement familial. Si la manifestation est orientée à destination des étudiant-e-s de l'UFR Sciences Humaines de Rennes 2, les inscriptions sont ouvertes (jusqu'au 14 septembre) aux personnes intéressées, dans la limite des places disponibles. Infos sur la page Facebook (La rash) ou tousharceles.sciencesconf.org



patriarcal dans lequel est largement diffusée la culture du viol, visant à culpabiliser les femmes des actes de violences morales, physiques et sexuelles dont elles sont victimes.

Le corps est un enjeu de pouvoir et le harcèlement de rue vient rappeler qui le détient. Mona Chollet, dans son nouvel ouvrage *Sorcières, la puissance invaincue des femmes*, souligne : « Les hommes ont beau « incarner l'esprit », ils sont tout aussi « proches de la matière » que les femmes, et leur dépérissement n'est ni moins rapide ni moins visible. Ils ont seulement le pouvoir de faire en sorte que cela ne compte pas. Dans la sphère privée, dans la rue, au travail, à l'Assemblée nationale..., ils peuvent faire connaître bruyamment aux femmes le plaisir ou le déplaisir que leur procure le spectacle de leur corps ou de leur tenue, leur reprocher leurs

poids ou leur âge, sans que jamais leur propre corps ou leur propre tenue, leur propre poids ou leur propre âge entrent en ligne de compte. »

DIFFICILE À DÉFINIR

Du « Bonjour Mademoiselle » au « Vas-y répond sale pute », en passant par « Vous êtes charmante, je vous offre un verre ? » ou « T'as des grosses cuisses j'adore, j'peux t'enculer ? », les remarques et sollicitations ne sont pas toutes du même acabit et ne sont pas toutes interprétées de la même manière selon la personne qui les reçoit. « C'est très compliqué, le curseur varie d'une femme à l'autre et d'un homme à l'autre. Et comme les femmes sont habituées à ces comportements, ça devient la norme. En tant que femme, on a parfois du mal à identifier le harcèlement de rue alors l'expliquer et le faire comprendre... !!! », signale Manon Carbonnel.

Pour Gaëlle Marinthe, doctorante au LP3C (Laboratoire de Psychologie : Cognition, Comportement, Communication) à l'université Rennes 2, on ne peut parler de harcèlement au singulier : « Il existe différents types de harcèlement. Mais ce que l'on constate, c'est que la question du genre revient à chaque fois, même quand il n'est pas le point de départ de la situation. On cherche alors à interroger la continuité des harcèlements. »

Un sujet aux multiples problématiques qui sera mis sur la table de l'événement « Tous harcelés, tous harceleurs ? Les Sciences Humaines face au(x) harcèlement(s) », les 21 et 22 septembre sur le campus de Villejean (lire encadré p.15). Entourée de Marie Leblanc et Quentin Dumoulin, tous deux doctorants Recherches en Psychopathologie (deuxième laboratoire intégré au laboratoire inter-disciplinaire LaRASH – à l'initiative de ces journées transversales – avec également le Centre de Recherche sur l'Éducation les Apprentissages et la Didactique), elle explique que la manifestation aura pour intérêt de réunir et confronter les définitions, mouvantes en fonction des actualités : « Il y a la définition législative mais il y a aussi la question du ressenti, le côté subjectif, selon les enjeux, selon les domaines. »

SUJET À POLÉMIQUE

Le harcèlement de rue, comme l'indique le site de l'association nationale Stop harcèlement de rue, ce sont les comportements adressés aux personnes dans les espaces publics et semi-publics, verbalement ou non, leur envoyant des messages intimidants, insistants, irrespectueux, humiliants, menaçants, insultants en raison de leur sexe, leur genre, leur couleur de peau ou leur orientation sexuelle. Des comportements humiliants et rabaissants que la personne entendra peut-être plusieurs fois dans la journée, la semaine, le mois, etc.

Pourtant, le sujet est loin de faire consensus comme en a témoigné la tribune « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle », rédigée par un collectif de 100 femmes dont Catherine Millet et Catherine Deneuve et publiée dans *Le Monde*, le 9 janvier dernier. Mais ce n'est pas la seule actualité qui met le feu aux poudres. En mars 2018, c'est la

campagne de lutte contre le harcèlement dans les transports franciliens, lancée par la région Ile-de-France, la SNCF et la RATP, qui fait débat. Parce que les affiches ont pris le parti de représenter les harceleurs/agresseurs en animaux (requin, ours, loup), appuyant ainsi la thèse du prédateur sexuel. Avant cela, c'était le rapport du Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes - établissant que 100% des femmes utilisant les transports en commun sont victimes au moins une fois dans leur vie de harcèlement - qui était visé par les suspensions.

Seuls cas qui ne font pas polémique : les vidéos démontrant la régularité des réflexions et sollicitations (bien que l'on discutera tout de même le choix du quartier, de l'heure ou de la tenue choisi-e-s par la personne) ou témoignant de violences physiques (on notera alors que ces dernières arrivent en cas de non réponse tout comme en cas de réaction au(x) commentaire(s)). Toutefois, sur les réseaux sociaux, les femmes initiatrices de ces vidéos – tout comme celles qui osent témoigner du harcèlement de rue ou d'agressions et viols sur Facebook - sont la cible de jugements tranchants et décomplexés.

SEXISME INTÉRIORISÉ, CONSENTEMENT NÉGLIGÉ...

Régulièrement, les polémiques supplantent le fond du problème renvoyé à une simple préoccupation de féministes souhaitant uniquement répandre leur haine envers les hommes. « On cherche toujours à décrédibiliser le ressenti des femmes sur qui on met toujours la responsabilité. C'est le principe du « slutshaming ». Parfois, même ton entourage ne te soutient pas... Le sexisme est intériorisé. », explique Manon Carbonnel. Écouter les récits des femmes, sans les juger, c'est prendre le risque de creuser le pourquoi du comment et d'en comprendre les tenants et les aboutissants. Et de découvrir l'ampleur des inégalités qui subsistent entre les femmes et les hommes puisqu'elles s'inscrivent dès le plus jeune âge.

En effet, les filles sont éduquées à la peur de l'extérieur, aux dangers qu'elles encourent dès lors qu'elles mettent le pied dehors, tout particulièrement le soir et la nuit, tandis que les gar-

çons grandissent dans l'injonction à la virilité, synonyme d'hétérosexualité. Les deux sexes baignent néanmoins dans une culture similaire : la culture du viol, dans laquelle les notions de respect et de consentement sont absentes, voire inexistantes. Le « non » de la part d'une femme est un signal pour l'homme qui l'aborde : « Insiste encore un peu, je vais dire oui ». Un jeu de séduction, en somme, dans lequel la femme est une allumeuse que l'on s'amusera à soumettre aux désirs et envies des participants. La rue est le plateau de jeu. Les femmes sont les pions et les hommes ont les cartes en main.

Pour d'autres, la métaphore sera plus animale. Pour appuyer le mythe du prédateur qui se tapit dans la végétation, observe, avant de coincer sa proie. Et ce ne sont pas les forces de l'ordre qui diront le contraire. Le 24 avril 2018, lors d'une interview avec Catherine Jaunâtre, responsable de la brigade des mœurs au commissariat de la Tour d'Auvergne, à Rennes, autour de l'accueil des femmes victimes de violences sexuelles, on découvrirait ce que dans le métier les agent-e-s nomment « *la théorie du bison blessé* ». Quand on pense naïvement que les femmes sont libres de leurs gestes et mouvements, et donc déplacements, voilà ce que le commandant chargé de la communication nous répond : « *Ah mais c'est la théorie du bison blessé, chère Madame. C'est-à-dire qu'on est dans un monde et dans une société, le soir, où tous les chats ne sont pas gris et que vous avez des prédateurs, entre guillemets. (...) En centre ville quand vous êtes une personne seule, encore plus une femme alcoolisée, vous êtes une cible. C'est ce qu'on appelle nous la théorie du bison blessé. C'est-à-dire que un jeune, homme / femme, alcoolisé, il a plus de chance de se faire agresser ou embêter on va dire globalement que s'il était en groupe, malheureusement. Bienvenue dans la vraie vie.* »

ÉVITER LES CONFRONTATIONS

De par le martèlement de ces discours et la fréquence d'épisodes - pouvant être traumatisants de par leur intensité et/ou répétitions - de harcèlement de rue, les femmes développent des stratégies d'évitement. Changer de tenue pour sortir le soir et opter pour des vêtements confor-

tables, permettant d'accélérer le pas ou de courir en cas de problème. Dévier leur trajectoire en fonction des individus, et particulièrement des groupes d'individus, qui leur font face. Emprunter un autre trajet que celui qu'elles prennent le jour car celui-ci sera moins éclairé la nuit. Ne pas mettre une robe ou une jupe pour ne pas envoyer « des mauvais signaux ». Demander à être accompagnée. Ainsi, par contrainte, elles délaissent leur droit à l'autonomie, à l'indépendance, à la liberté de se vêtir comme elles le souhaitent, à la liberté de mouvements et de déplacements dans l'espace public.

Dans certains cas, elles abandonnent l'utilisation des transports en commun, préférant la tranquillité de leur voiture, là où personne ne les fixe avec insistance, ne les aborde ou les touche sans consentement ou ne les écarte de leur siège à cause de jambes bien ouvertes et étalées (*manspreading*). Le sexisme est ordinaire, intégré et intériorisé. Et provoque à chaque remarque un sentiment d'impuissance.

TRANSFORMER LA SOCIÉTÉ

Début août, le Parlement a adopté la loi sur les violences sexistes et sexuelles, portée par la secrétaire d'État en charge de l'Égalité entre les femmes et les hommes, Marlène Schiappa. Le harcèlement de rue sera désormais puni d'une amende de classe 4, allant de 90 à 750 euros. Pour cela, l'auteur devra être pris en flagrant délit. Autant dire que l'impunité continuera. Parce que selon Marlène Schiappa, en effet, on ne peut pas mettre un policier « *derrière chaque femme* ». Derrière chaque femme ?

Une fois encore, le discours de celle qui entend par là envoyer « *un interdit social clair* » - malgré la faille qu'elle reconnaît - n'est pas clair. Qui punit-on avec cette loi ? Pour Stop harcèlement de rue, c'est une déception : « *Notre association déplore une occasion manquée et se déclare extrêmement déçue de ce projet qui ne changera rien dans le quotidien des femmes victimes de harcèlement dans l'espace public.* »

La présidente de l'antenne rennaise s'inquiète également de l'impact d'une telle mesure dans un système sexiste et raciste. Pas de doute pour elle, il y aura davantage de fichage racial. « *Mettons plutôt de l'argent dans la formation des agents de police ! Dans la formation sur*

« Nous avons besoin d'une transformation profonde de la société. Qui se demande ce qu'est le consentement, comment agir en tant que témoin de harcèlement, en tant que victime, en tant que personne dans le même groupe que celui qui harcèle... »

ces sujets dès l'école ! Il y a des études, des chiffres, il faut aller plus loin maintenant, s'emparer de ce sujet-là pour effectuer un changement profond des mœurs car le harcèlement de rue impacte plein de choses, le sexisme, le racisme, les LGBTIphobies, l'handiphobie, etc. La loi propose de la répression mais pas de formation. Que l'on pénalise l'upskirting (le fait de filmer sous les jupes), c'est bien. Que l'on définisse le harcèlement et qu'on inscrive que cela ne doit pas se faire, c'est bien. Mais nous avons besoin d'une transformation profonde de la société. Qui se demande ce qu'est le consentement, comment agir en tant que témoin de harcèlement, en tant que victime, en tant que personne dans le même groupe que celui qui harcèle... Qui se demande pourquoi l'alcool et les drogues favorisent ces comportements-là chez les hommes. Pourquoi quand c'est la fête, on se lâche et que « on se lâche », ça veut dire qu'on se lâche sur les femmes ?... Le gouvernement se sert des associations comme tampons pour ses actions, comme une marque déposée, alors qu'on devrait travailler main dans la main. Une loi c'est bien mais le problème c'est que les assos sont freinées par le manque de moyens humains et financiers. », s'insurge Manon Carbonnel.

REPRENDRE LE CONTRÔLE

Nombreuses sont les militantes à prôner les sports comme la boxe ou les cours d'auto-défense pour prendre de l'assurance, se sentir en confiance. « *Je fais aussi de la muscu. Ça participe à la dynamique d'empowerment, pour apprendre à me défendre. Mais du coup, j'ai peur aussi de l'effet inverse. Avec la muscu, je sculpte mon corps et je deviens plus proche des canons de beauté, de la norme. Je sais pas si ça peut augmenter le nombre de remarques... Tu vois ? C'est quand même fou qu'on se pose*

toujours des questions ! », réagit Manon qui met le doigt sur la question fondamentale au changement : « *On doit repenser les codes de féminité et de masculinité. Comment on va redéfinir les choses ?* »

Conseillère municipale en charge de l'Égalité entre les femmes et les hommes, à Rennes, Geneviève Letourneux croit également en la puissance de l'auto-défense féministe et avait organisé un stage Riposte, proposé par l'association belge Garance, fondée par Irène Zeilinger, formatrice dans ce secteur depuis 20 ans et auteure de *Non c'est non ! Manuel d'autodéfense à l'usage de toutes les femmes qui en ont marre de se faire emmerder sans rien dire* (à lire en libre accès sur le site editions-zones.fr) : « *On a fait chou blanc mais je crois qu'un stage a été organisé en juin à la demande des femmes du centre social du gros Chêne et là c'était plein. Nous allons en proposer un nouveau dans le cadre du 25 novembre.* »

Elle pointe également, comme Manon Carbonnel, cette nécessité à déconstruire les assignations de genre. Et cela passe par l'arrêt de la banalisation et du silence autour des actes de violences sexistes et sexuelles. Mais aussi par la déconstruction de la virilité telle qu'on la pense aujourd'hui : « *Beaucoup d'hommes sont mal à l'aise de se dire qu'ils peuvent être assimilés à ce comportement de harceleur. Parce que dans la construction de la virilité, il y a la capacité d'emprise à l'encontre des femmes. Les choses ne sont pas neutres du tout. On manque de paroles, de recherches, sur 'qu'est-ce qu'un homme dont la virilité n'est pas atrophiée par sa revendication de l'égalité ?'. S'affranchir des assignations, c'est libérateur pour tout le monde.* » L'éducation doit jouer un rôle essentiel, tout le monde est d'accord (à l'exception de la poi-

gnée de réacs qui crient aux loups, paniquant à l'idée des fameux cours de masturbation, totalement inventés...). Et cela doit passer par les temps de classe mais aussi les temps de récréation. En 2014, Eleonor Gilbert marquait les consciences avec son court-métrage *Espace* – diffusé à plusieurs reprises à Rennes – filmant une enfant en train de dessiner sa cour d'école afin de lui en expliquer la répartition filles-garçons. Une répartition, sans surprise, genrée et inégalitaire. Quatre ans plus tard, rien n'a changé quasiment dans les établissements scolaires. Les garçons prennent l'espace avec les jeux de ballon. Les filles prennent l'espace restant. La rue garde cette même typicité, les ballons en moins. « Pourquoi n'a-t-on pas plus de rues avec des noms de femmes (moins de 10% ndlr) ? Ça s'appelle la domination masculine tout simplement. », questionne et répond Christine Bard, historienne et spécialiste de l'histoire des femmes. Et il en est de même avec les équipements urbains comme les city-stades ou les skateparcs.

REPENSER LA VILLE

On cite toujours dans la réflexion autour du genre et des villes, le géographe Yves Raibaud qui établit le constat que la construction des villes est pensée par et pour les hommes. Cela étant dit, il faut agir. Et les marches exploratoires, développées au Canada dans les années 90 et importées en France depuis 2014, participent à la réappropriation de l'espace public. C'est en 2015 qu'a eu lieu la première marche exploratoire, à Rennes. « C'est un objet qui permet d'appréhender les questions femmes/hommes et de former les personnes qui participent tout autant que les personnes qui accompagnent. », explique Geneviève Letourneux. Les participantes : un groupe de femmes vivant dans le quartier Maurepas. Les accompagnant-e-s : élu-e-s et agents des services technique de la ville.

La sociologue Dominique Poggi, à l'initiative du développement des marches dans l'hexa-

gone, est d'ailleurs venue aiguiller le groupe de femmes ayant réalisé un projet à Bréquigny. Une autre marche exploratoire a eu lieu dans le quartier de Villejean. Pour l'élue, il s'agit de « marches sensibles avec une carte subjective. »

Concrètement, « elles se réunissent dans un premier temps pour discuter, elles abordent par exemple leurs stratégies d'évitement et avec un système de couleur, elles pointent sur une carte les endroits où elles ont volontiers et les endroits qu'elles évitent. Ainsi, elles construisent un parcours de manière collective. Le parcours va se faire plusieurs fois, à différentes heures de la journée. Pour faire un travail d'observation mais aussi de qualification de ce qui fait qu'elles sont bien ou pas bien dans les différents espaces. La soirée de restitution est faite par les participantes pour les services de la ville pour présenter les choses qui devraient être modifiées ou repensées. Ensuite, cela passe par les commissions aménagement, souvent dans les conseils de quartier. Ce qu'il faut bien se dire, c'est qu'il faut toujours penser ça comme un sas, une parenthèse pour aller vers une dynamique de participation ordinaire. Les femmes participent en général moins que les hommes aux instances de décision. »

En venant aux marches exploratoires, elles sortent de l'isolement si tel était le cas, en tout cas, elles sortent du silence, prennent conscience qu'elles vivent des choses similaires, conséquences du système et non de leur fait, et s'impliquent dans un éventuel réaménagement de leur territoire. Non seulement elles se réapproprient l'espace public qu'elles foulent au quotidien mais en plus elles prennent confiance en elles et osent davantage pousser les portes des conseils de quartier et autres. Si on s'interroge sur la stigmatisation des territoires choisis, la Ville pointe l'attention particulière apportée aux quartiers prioritaires intégrée aux contrats de ville. « Je reconnais qu'on peut se dire que c'est stigmatisant mais le problème ne se réduit

pas à ces quartiers. C'est un nouvel outil, il faut l'essayer et nous avons fait le choix de prioriser ces endroits. », précise Geneviève Letourneux.

POUR UNE PRISE DE CONSCIENCE GLOBALE

Dans une politique transversale, est aussi apparue la nécessité de travailler sur le harcèlement dans les transports en commun. Le Comité consultatif à l'Égalité entre les femmes et les hommes compte dans ses membres, l'association Stop harcèlement de rue Rennes et Keolis. Armelle Billard, chargée de communication au sein de l'opérateur privé de transport public, y participe.

« En 2015, et même avant, le gouvernement avait demandé à ce que les opérateurs de transport puissent décliner les campagnes de sensibilisation. La difficulté était d'identifier d'où venait cette problématique visant les femmes. On n'avait jamais rien entendu à ce sujet à Rennes, et nos collègues d'autres villes, comme Bordeaux par exemple, non plus. », explique-t-elle. Un groupe spécifique au harcèlement de rue et dans les transports se crée au sein du Comité consultatif et du côté de Keolis, Anne Strugeon, directrice qualité et satisfaction clients, constitue une équipe dont Armelle Billard fait partie. En avril 2018, une enquête est réalisée auprès d'un panel de 456 personnes utilisatrices des transports. « L'étude est encore dans les mains de Rennes Métropole mais ce que l'on peut dire, c'est que globalement, ce phénomène dans les bus et le métro n'est pas très qualifié. Il n'y a pas vraiment de sentiment d'insécurité mais il y a évidemment des choses à faire, notamment sur les regards appuyés, les attitudes de contournement, etc. Une partie des femmes ne prend pas les transports après 21h par exemple. En fait, ce qui est intéressant, c'est que les femmes, en général, disent qu'elles ne ressentent pas d'insécurité ou de harcèlement mais quand on creuse, on trouve des choses. », souligne la chargée de communication.

En parallèle, des séquences de formation auprès des agent-e-s de contrôle ont eu lieu : « On a été aidé-e-s par Stop harcèlement de

rue Rennes qui ne pouvait pas être là ce jour-là mais nous a fait un document très complet de tous les témoignages recueillis sur leur page Facebook ou lors de leurs actions sur le terrain. Les contrôleurs n'avaient pas forcément pris conscience de tout ça, l'échange a été enrichissant et ils ont pu faire des propositions pour mieux prévenir des comportements sexistes, recueillir la parole des femmes et faire des rappels à la loi. » Ainsi une soixantaine de contrôleurs y a participé, ce qui n'est pas le cas pour les conductrices et conducteurs de bus. « Il y en a 600, c'est compliqué. Mais eux ont des formations obligatoires concernant la sécurité et la réglementation. », précise-t-elle.

Elle poursuit : « Tout ça est en cours, c'est un sujet que nous avons pris à bras le corps. Même si à Rennes, ça se passe plutôt bien, quand on compare avec d'autres villes, on ne veut rien minimiser. On doit être un réseau accessible à tout le monde. Vraiment tout le monde. Vous avez raison, certaines femmes délaissent les transports en commun, ce n'est pas normal, elles devraient pouvoir y accéder sans avoir peur. Et cela passe par un travail de profondeur. Et par une sensibilisation au sexisme ordinaire en interne. On a du mal à recruter des femmes : nous avons 20% de femmes conductrices et 5% de contrôleuses... On doit vraiment aller en profondeur. »

Les actions doivent être transversales et parallèles. Pour que la parole des femmes soient entendues et comprises. Et que cette parole soit intégrée à une prise de conscience globale de la dimension systémique du sexisme et du racisme qui se loge dans le harcèlement de rue, qui prétend qu'un profil type de harceleur existe. C'est faux. Au même titre que les femmes ne cherchent pas à être importunées. Des marches exploratoires à la formation des professionnel-le-s, en passant par l'éducation des enfants et la valorisation du matrimoine, la société doit avancer vers la déconstruction des assignations de genre afin d'aménager des territoires pensés et bâtis pour accueillir l'ensemble de la population. À égalité et en mixité.



« Certaines femmes délaissent les transports en commun, ce n'est pas normal, elles devraient pouvoir y accéder sans avoir peur. »



© CÉLIAN RAMIS

LES VOIX INSOUMISES DES CONDAMNÉES AU SILENCE

Des fragments de récits personnels, elle alimente la mémoire collective africaine et à partir de la fiction, elle comble les morceaux que l'histoire nationale du Brésil a effacé par confort. Le 27 juin dernier, Conceição Evaristo, auteure engagée pour les droits des femmes et la lutte contre le racisme entre autre, était de passage à l'espace Ouest France de Rennes pour présenter son nouveau livre, *Insoumises* (éditions Anacaona). L'occasion d'aborder la place des afrodescendant-e-s dans la littérature brésilienne.

« Les miens et moi avons survécu. Les miens et moi survivons. Depuis toujours. » / « L'air timide mais déterminé, elle me confia vouloir me raconter un fait de sa vie. Elle voulait m'offrir son corps-histoire. » / « Je lui parlai du garçon que je portais en moi depuis toujours. Lui, en souriant, dit qu'il ne me croyait pas, et pariait que la raison de tout cela devait être une peur que je portais cachée, dans mon subconscient. Il affirma que j'aimais probablement beaucoup les hommes – simplement je ne le savais pas. Si je restais avec lui, tous les doutes que je pouvais avoir sur le sexe entre un homme et une femme seraient levés. Il m'apprendrait, me réveillerait, me ferait femme.

Et il affirma avec véhémence qu'il était sûr de ma flamme, car après tout, j'étais une femme noire ! Une femme noire... » Natalina Soledad, Aramida Florença, Adelta Santana Limoneiro, Mary Benedita, Rose Dusreis, Régina Anastacia ou encore Shirley Paiwão font toutes partie des *Insoumises*. Kidnappées, réduites en esclavage, violées, moquées, méprisées, dépossédées de leurs corps, violentées... elles refusent de se tapir dans l'ombre et le silence en livrant leurs histoires personnelles à Conceição Evaristo qui met alors, de sa plume habile et poétique, en lumière et en perspective le caractère collectif de ces récits. Résiliées, dignes et battantes dans l'adversité et la souffrance.

COMBLER LE VIDE DE L'HISTOIRE

Au départ, le livre naît d'une provocation : « Lors d'un colloque littéraire, on m'a demandé 'Mais pourquoi les histoires de femmes noires ont toujours une fin triste ?' et je lui ai répondu que si elle voulait voir une fin heureuse, il fallait regarder une telenovela. Malgré tout, la remarque m'a titillée. » Depuis le début de sa carrière, Conceição Evaristo s'attache à délivrer ce qu'elle appelle « l'écrit-vie » dans lequel elle retrouve la mémoire collective de ce qui a été effacé par le discours colonial en y mêlant ses souvenirs personnels, la vie dans les favelas, l'héritage africain. « Les auteur-e-s Noir-e-s cherchent à avoir un contre discours pour montrer d'autres personnages. Ils/elles se réapproprient les mythes et mémoires comme espace fondateur. », souligne-t-elle.

La littérature afrobrésilienne existe depuis longtemps en parallèle d'une littérature nationale qui n'a pas voulu intégrer des personnes racisées à ses textes après l'abolition de l'esclavage et la période coloniale. Ce milieu s'en défend, procédant à l'éloge du métissage : « Un métissage qui tend vers le blanchissement. Un des personnages de la littérature brésilienne « moderne » est un Noir sans caractère qui traverse une rivière et en ressort tout blanc... » Ainsi, la matrice culturelle africaine est exclue de l'histoire nationale, tout comme le sont les afrodescendant-e-s, chassé-e-s de l'espace urbain ainsi que des instances de pouvoir, comme le prouve l'assassinat récent de Marielle Franco, conseillère municipale, Noire, lesbienne, engagée pour l'amélioration des conditions humaines.

RÉHABILITER LES MÉPRISÉ-E-S

« Nous avons perdu une partie de notre passé. Le vide historique peut être comblé par la fiction. », commente l'auteure afrobrésilienne. Les personnages Noirs sont souvent limités et apparaissent généralement comme stéréotypés : les hommes sont dépeints comme voleurs et/ou fainéants et les femmes comme sensuelles, dépravées et/ou douées pour les tâches ménagères. Les personnages historiques sont ignorés, méprisés. À l'instar de la puissante reine d'Afrique centrale, Njinga. « Malgré sa réussite hors du commun et un règne de plusieurs décennies, elle a été calomniée par ses contemporains européens et les auteurs plus tardifs, qui l'ont traitée de barbare, de sauvage incarnant ce que la femme a de pire. On l'a décrite comme une cannibale assoiffée de sang, capable de tuer les nouveau-nés et d'assassiner ses

ennemis. On lui a également reproché d'avoir défié les normes de genre, porté des vêtements d'homme, pris la tête d'armées, entretenu un harem d'hommes mais aussi d'épouses, et ignoré les vertus féminines propres aux mères. Beaucoup plus tard, aux XVIIIe et XIXe siècle, des romanciers l'ont peinte sous les traits d'un être dégénéré, animé de désirs sexuels anormaux, s'adonnant à des orgies barbares. », indique l'historienne Linda M. Heywood dans son livre *Njinga – Histoire d'une reine guerrière* (1582 – 1663), préfacé par Françoise Vergès et publié fin août aux éditions La découverte.

LA PULSION DE VIE

Les œuvres de Conceição Evaristo sont marquées par sa propre condition : « Je veux mettre au centre de la scène littéraire les gens Noirs. Et apporter l'oralité afrobrésilienne dont j'ai hérité. Apporter des vécus afrobrésiliens. Inconsciemment, je suis guidée par ma subjectivité de femme noire, issue d'une classe populaire, et cela influe sur ma manière de raconter. » Ainsi, elle participe à la déconstruction des idées reçues encore intégrées dans une société raciste et sexiste. Victimes du système, ses personnages vont au-delà de ce que l'on attend d'eux en tant qu'individus racisés. Au contraire, elle montre au travers des parcours de douleurs l'espoir et la résilience. Et s'intéresse particulièrement à la manière dont ils se reconstruisent et la détermination à vivre.

« Il y a une pulsion de vie qui les pousse à se battre de manière positive. Tous les peuples colonisés ont une pulsion de vie qui commence sur les bateaux négriers. Sinon, ils meurent pendant les traversées. C'est un principe de la culture africaine : plus la personne se livre à sa douleur, plus elle va faiblir car elle va perdre le contact avec les forces positives. Quand ils étaient battus, les esclaves riaient ou chantaient. Les colonisateurs disaient alors que les esclaves n'avaient pas d'âmes parce qu'ils ne ressentaient rien. La fête, on peut la comprendre comme un signe de résistance. », analyse l'auteure qui avoue également qu'écrire fait mal : « Moi aussi je souffre dans la construction de ces personnages. Car soit ils sont proches de moi, soit ils sont proches des gens qui me sont proches. Écrire, c'est aussi une manière de saigner. » Sans oublier que la littérature est un moyen de faire résonner la voix des condamnées au silence.

I MARINE COMBE

bref

GIRL

Le 20/9, à 20h, le ciné-TNB de Rennes propose de découvrir en avant-première le film *Girl* de Lukas Dhont, présent ce jour-là. Primé Caméra d'or au festival de Cannes 2018, ce long-métrage relate le parcours de Lara, 15 ans, qui rêve de devenir danseuse étoile. Son corps plie pourtant difficilement à la discipline de la déterminée Lara, née dans une enveloppe de garçon.

bref



chiffre du mois

5/10

La librairie La Nuit des Temps, à Rennes, reçoit Wendy Delorme, à l'occasion de la sortie de son nouveau livre *Le corps est une chimère*. À 19h.

chiffre du mois

yegg aime les festivals

LES OISEAUX DE PASSAGE

Du 4 au 6 octobre - Le Petit Beaurade, Rennes

bref

HIP HOP AU GARAGE

Depuis plusieurs années, Marie Houdin chorégraphe et danseuse hip hop et funkstyle de la compagnie Engrenages, mène un projet de collecte de danses sociales issues de la diaspora africaine et cherche les fondamentaux qui lient les danses créoles. *The Unexpected Dance* se décline en trois volets, dont un pour l'espace public. À découvrir le 27/9 à 20h, au Garage de Rennes. Gratuit.

bref

**POÉSIE SOUS LA RÉTINE**

Les yeux fermés, Bibiche Zède explore les couleurs et les formes que son esprit emmagasine au fil de ses promenades urbaines et les restitue dans l'exposition « Sous tes yeux, le voyage ». Du 10 au 19 septembre à l'Orangerie du Thabor, à Rennes.



© CÉLIAN RAMIS

L'ÉQUIPE DE YEGG VOUS SOUHAITE UNE BONNE RENTRÉE



Je n'ai pas été élevée dans un milieu où l'art est un métier. Ma mère peint et m'emmenait dans ses cours. Je n'ai pas fait d'école d'art mais je dessinais, dans mon coin, comme beaucoup de monde, dans la marge de mes cahiers. Je ne me suis jamais arrêtée. », se souvient Céline Ziwès, alias Bibiche Zède. Inscrite en sociologie en banlieue parisienne, de là où elle est originaire, elle est ensuite venue étudier à Sciences Po Rennes. Après une année au Mexique, à s'occuper grâce aux pastels et aux craies, elle souhaite s'orienter vers la création de bijoux contemporains mais la difficulté à trouver un stage lui fait renoncer. Elle sera responsable du service Lutte contre les discriminations à la Ville de Rennes pendant 10 ans avant de décider, en 2013, que dessiner serait son métier : « J'ai 2 enfants et il n'est pas question que mon mec me fasse vivre. L'autonomie, c'est important. J'ai monté une boîte de facilitation graphique. J'accompagne les propos dans les conférences par le dessin. » En parallèle, elle développe des œuvres plus personnelles. Pour s'évader dans la

simplicité : « Ce que je lis m'énerve (sur le sexisme notamment, ndlr). C'est usant. Je ne me définis pas comme militante mais je travaille dans mon boulot sur des sujets engagés. J'ai aussi besoin de calme et de sérénité. Depuis petite, je ferme les yeux et je m'évade. » Elle aime visiter les villes lors de ses déplacements, elle aime se balader en ville, elle aime jouer avec le phénomène de persistance rétinienne. Les lumières, couleurs et formes que cela provoque durant un instant, Céline s'en amuse. « J'avais envie de créer autour du voyage. Je fais des carnets de voyage mais c'est intime, sur mes enfants, mes potes, etc. J'aime creuser les petits paysages du quotidien, de la rue, c'est onirique. C'est ce que je dis à ma fille qui à un moment avait du mal à s'endormir, gênée par les lumières qu'elle voyait en fermant les yeux. Moi, je lui ai dit d'en profiter, c'est magique ! », souligne-t-elle. Par le dessin, le découpage, le bombage de papiers, la linogravure... elle explore les volumes et les reliefs de cet urbanisme poétisé et propose alors un voyage dans l'évasion mentale. I.M.C.

Vernissage le 11 septembre à 18h30, à l'Orangerie du Thabor.



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict - p.27
- YEGG & the city - p.28

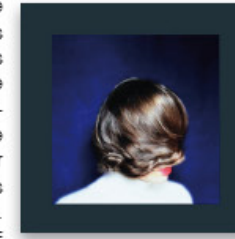


Cd

LES FAITS BLEUS PAULINE DRAND AOÛT 2018

Au croisement de la chanson française et de la néo-folk, Pauline Drand signe un premier album qui sonne comme une balade rafraîchissante. Dans sa voix, son phrasé et les mélodies, il y a de la chaleur qui croise la douceur et la tendresse. De sa poésie, elle en appelle à nos souvenirs d'un temps passé que l'on chérit au fond de nous auquel on pense avec un nostalgique bonheur. Son album est une promenade en plein air qui pourtant nous plonge dans le sensible de l'intime et dans les méandres d'une âme qui s'égaré au fil des chansons pour aller se perdre au bord d'une falaise et y fixer des heures durant des vagues qui s'y écrasent dans un sublime éclat. Elle convoque l'ancien et le nouveau dans une danse lente et sensuelle, en parfait accord l'un et l'autre. Parce qu'elle décrit joliment et sans artifices les états transitoires de la quête amoureuse, elle nous emporte au fil des saisons et au gré de la nature dans sa ritournelle folk, par delà les paysages et les océans. Reposant et enivrant.

! MARINE COMBE



Dvd

COMME DES GARÇONS JULIEN HALLARD SEPTEMBRE 2018

Reims 1969, un journaliste et séducteur invétéré, un poil misogyne, décide d'organiser un match de football féminin pour la kermesse annuelle du journal. Accueilli au départ comme une jolie plaisanterie, l'équipe prendra forme et ses membres, accompagnées de leur coach, débiteront un combat pour l'obtention de licences sportives. Si à l'époque on ne croyait pas vraiment en l'avenir du football féminin, le journaliste Paul Coutard du Champenois, lui, voudra y croire et saura motiver les joueuses de son équipe pour se prendre le droit de jouer au ballon rond. Dans cette fin des années soixante les moeurs n'accordent pas le droit aux femmes à la pratique de ce sport. Alors que l'Italie possède déjà son équipe nationale, tous les coups seront permis pour obtenir ces fameuses licences si symboliques qui aboutiront à la création de la première équipe féminine de football de France. Le sujet est traité sur le mode de la comédie et les actrices sont très crédibles dans leurs personnages. Mention très spéciale à Vanessa Guide dans son premier rôle, bien loin de certains films où elle jouait les utilités.

Le film se fait le plaisir de reconstituer toute une époque dans les moindres détails. Une immersion historique qui permet de découvrir les nombreuses contraintes imposées aux femmes. Qui dit équipe, dit galerie de personnages féminins. Certains pourraient parfois y voir un féminisme poussé à bout et sans subtilité mais le ton est à l'humour et le réalisateur sait très bien mettre en scène la bande de comédiennes. Une émancipation à travers le sport pour nombre de ces femmes relatant ainsi les progrès d'un monde qui commence à changer. ! CÉLIAN RAMIS



verdict

Cinéma

DE CHAQUE INSTANT NICOLAS PHILIBERT SEPTEMBRE 2018

Année après année, elles et ils sont plusieurs milliers de femmes et hommes, souvent jeunes, à se lancer dans cette incroyable formation d'infirmière au sein d'un « Institut de Formation en Soins Infirmiers ». Entre cours théoriques, cours pratiques et stages sur le terrain hospitalier, les étudiant-e-s devront apprendre à faire face à toute sorte de situations souvent difficiles et acquérir les gestes et réflexes importants qui les accompagneront toutes leurs vies professionnelles. Au-delà d'un apprentissage, c'est une responsabilité de chaque instant à laquelle ils devront tou-te-s adhérer et en comprendre les enjeux. Nicolas Philibert signe là un film documentaire très cohérent avec sa filmographie. Comme souvent le réalisateur se fait miniature, discret et toujours à la recherche de scènes de vérité. Un documentaire naturellement très réaliste qui nous fait vivre un condensé du parcours de ces étudiant-e-s infirmier-e-s nous permettant de mieux appréhender notre rapport à ces travailleurs(euses) de l'humain. Le propos scénaristique est de donner la parole à ces futurs professionnels-le-s sans qu'ils-elles ne la prennent vraiment. Une justesse du regard qui caractérise bien là tout l'art de Nicolas Philibert. Si l'ambiance de l'apprentissage sur le terrain est parfois soumise à de nombreuses plaisanteries ou situations cocasses, le sentiment de responsabilité face à la souffrance et la fragilité humaine n'en demeure pas moins très intense. Un film qui aborde avec beaucoup de respect et sensibilité la profession tout en enrichissant les connaissances de chacun-e.

! CÉLIAN RAMIS



Livre

SORCIÈRES MONA CHOLLET SEPTEMBRE 2018

« La sorcière, écrit Pam Grossman, est le « seul archétype féminin qui détient un pouvoir par elle-même. Elle ne se laisse pas définir par quelqu'un d'autre. Épouse, sœur, mère, vierge, putain : ces archétypes sont fondés sur les relations avec les autres. La sorcière, elle, est une femme qui tient debout toute seule. » Or le modèle promu à l'époque des chasses aux sorcières, imposé d'abord par la violence et plus par un savant mélange de flatterie, de séduction et de menace, enchaîne les femmes à leur rôle reproductif et délégitime leur participation au monde du travail. » Journaliste et auteure, Mona Chollet est non seulement brillante dans sa réflexion qui explore une figure devenue monstrueuse

à coups de propagande patriarcale, fixant un parallèle entre les sorcières alors chassées, torturées et brûlées et les célibataires, les femmes sans enfants et les femmes qui vieillissent, aujourd'hui encore incomprises, moquées et stigmatisées. Mais elle est aussi brillante dans sa manière de vulgariser, de dénoncer la norme sans juger celles qui s'y plaisent et de porter un message déculpabilisant à toutes les femmes sorcières que nous sommes en partie. Absolument libérateur !

! MARINE COMBE





© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Épisode 54 : Quand les déchets s'invitent sur les quais...

Passé le pont de Bretagne, à la venue des beaux jours fleurissent, sur les bords de la Vilaine, des petits groupes d'ami-e-s réunis le temps d'un apéro ou d'une soirée. Dans l'herbe à discuter en sirotant des bières et du vin, sur le chemin pour jouer au Molky ou au palet, ces instants sont souvent joyeux et apaisants. Un bout de Nature au milieu de la ville, c'est un privilège, il faut bien l'avouer. Pourtant, le tableau s'assombrit à la vue des déchets qui s'y accumulent. Difficile de ne pas s'asseoir sur les mégots qui jonchent la pelouse. Difficile aussi de ne pas trouver des sachets de chips vides ou des packs de bière sur le muret.

Difficile également d'ignorer les cadavres de bouteille qui flottent dans la Vilaine. Problématique futile de bobo dont la douce soirée à flâner au bord de l'eau est gâchée par des petits détails ? Peut-être. Sauf si on considère que la propreté et la sauvegarde de l'environnement est l'affaire de tou-te-s et que c'est finalement une question de respect pour les lieux et pour les autres que d'utiliser les poubelles qui se trouvent à proximité. Franchement, ça fait chier en 2018 de constater que dans ce domaine, on ne fait pas de progrès.

| MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
 LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO ANOUOK MONTEBUI
 ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



LES FEMMES
 QUI COMPTENT,
 CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR